
*Nouvelle inédite
d'Annie Saumont*

Et encore,

on me demande, T'aimerais faire quoi ? J'aimerais faire rien. Mais *rien* c'est pas au programme.

On me propose la menuiserie. Je me dis que la menuiserie ça peut toujours servir, compte tenu de ces mille objets en bois que les hommes utilisent (tables lits armoires chaises barques planchers rampes d'escalier poutres buffets panneaux violons boîtes en tout genre coffres tiroirs tréteaux placards perches cercueils et cætera).

On me demande, Montre tes mains. Si elles tremblent, la menuiserie c'est pas à conseiller. Il dit ça Vincent l'éducateur, d'un air de grand frangin qui comprend tout et vous veut du bien. Et s'étonnerait pas de voir les mains d'un type de vingt ans aussi malhabiles que les paluches arthritiques des vieux pépés dans les maisons de retraite. Elles tremblent pas, mes mains. Il se lance dans un vrai baratin sur les machines de l'atelier, ultramodernes et performantes, au bel acier poli et cæteravioli. Il ajoute, Attention y en a qui sont dangereuses. Même que je suis pas très adroit faut pas charrier je vais pas me débiter en tranches avec la scie électrique.

Il me suggère d'essayer. La menuiserie je veux dire. Menuiserie/ébénisterie/restauration-meubles-de-style. Quel style ? je dis. Ça dépend. Des fois une chose des fois une autre. Plutôt vague l'info de la part d'un de ceux qui doivent vous éduquer.

L'atelier c'est du neuf heures-midi. Entrée libre. On me prévient que j'ai intérêt à me pointer dès l'ouverture. Toujours le même bin's* dans ce Centre de malheur, un Lieu de Vie ça s'appelle, où chacun aurait en principe la liberté d'organiser son emploi du temps personnel mais les éducateurs peuvent pas s'empêcher de fixer des règles et ils ont cette idée que les horaires sont là pour qu'on les respecte. C'est pas à dix heures trente qu'on s'amène dans un atelier qu'ouvre à neuf heures ça fait désordre. Ça trahit des vices chez les retardataires, paresse sans-gêne impolitesse grossièreté désinvolture tendance évidente à tirer au flanc et cæterataplan.

Onze heures. J'ai le choix entre arracher les clous d'une étagère esquinée ou bien aider ce gars qui découpe des bois de marqueterie — pour retaper un meuble, il dit (Louis je sais plus combien. Le meuble). J'arrive pas à me décider. À travers la vitre je vois la forêt qu'est très belle. La veille j'ai exploré, j'ai écouté les oiseaux et marqué des buts avec les pommes de pin tombées dans la clairière.

Le chef d'atelier il me touche l'épaule, Hé, à quoi tu penses ? Je cherche à quoi je pensais. Disons qu'y a des semaines que je pense à rien ou presque. Depuis ce séjour à l'hosto et tous ces mots qui valsaient, assis couché serre le poing plie le bras dis trente-trois ça fait cent fois qu'on t'explique avale redresse-toi tu préviens si ça chauffe casse pas le thermomètre assis debout marche détends-toi inspire souffle à fond attention à ta perflu mange bois vas-tu bien à la selle et cæteradicelle. L'hosto c'est fini, et me voilà dans un ailleurs qu'a pas l'air beaucoup plus drôle même si ça se nomme lieu de vie, et très précisément derrière la fenêtre de l'atelier travail-du-bois. Puisqu'il faut penser je pense à ce truc génial, un film noir avec Clint Eastwood. On voit un taulard à l'atelier menuiserie d'un pénitencier amerloque qui se tranche deux doigts d'un coup de hache. Exprès, y a malaise. Parce qu'on l'a empêché de peindre. Ça pourrait bien être Peter MacGoohan qui joue le fou de peinture qu'un salaud de maton a puni en lui confisquant sa drogue c'est-à-dire son matériel d'artiste. Ou peut-être Fred Ward. Un mec qu'avait l'air solide. Aïe la peur me saisit de retomber en crise et de faire pareil. Mais pourquoi j'aurais une crise, l'héro j'en sens plus le manque. Là-bas ils m'ont pas mal soigné. Je suis clean. Sauf que dans l'âme j'ai toujours ce vide.

Et dans ce vide un corps étendu.

Je tiens quelques jours en menuiserie. Et puis ça me gonfle ce remue-ménage, le bruit qui agace les nerfs, les dents qui grincent. Je déclare que je suis allergique à la sciure ça prend. Je dis aussi que oui d'accord la semaine prochaine j'irai voir du côté des arts plastiques. Je me présente au préfab des barbouilleurs le lundi matin à onze heure cinquante-cinq juste au moment où les gus rebouchent leurs tubes en vitesse. L'animateur consulte la swatch à son poignet et bougonne, Trop tard, reviens c't'aprèm'. Moi l'aprèm' je fais la sieste. ►

J'y retourne le lendemain. Aux Arts Plastiques. À neuf heures pile. Ou presque. Si fier de moi que je serais pas surpris qu'on me donne un bonbon. J'ai droit à un discours d'Henri, celui qui s'occupe des artistes amateurs. Ça vasouille terrible ce qu'il débite sur les tendances de l'art moderne abstraction art cinétique art pauvre art minimal et cæteradical, je décroche. Je reprends le fil de son laïus quand il se met à me parler du subconscient. Y a une paye que mon subconscient il envoie à mon conscient des messages plutôt craignos je peux pas couper le contact. Je la vois. La nana. Tombée sur le trottoir. Je voulais pas. Déjà ça disait dans ma tête, T'en mêler c'est chercher les embrouilles.

L'animateur — Henri, faut dire — s'arrête près de Bruno qui a punaisé au mur une immense feuille de papier. Y a un instant j'ignorais son nom à ce type que je trouve assez chouette. Mais j'ai entendu, Hé Bruno, si tu poses de l'ocre jaune ici tu crois pas qu'il faudrait par là un rappel de la teinte, juste pour l'équilibre ?

J'ai pas eu de bonbon. Sans m'en douter encore j'étais tout de même gagnant. Parce que maintenant Bruno et moi on est des potes. On fréquente pas le même atelier mais on loge ensemble depuis que le petit délicat qui partageait la piaule avec Bruno il s'est barré, pouvant pas supporter l'odeur des solvants, il a dit. Moi l'odeur de peinture entre nos quatre murs ça me gêne pas ça se mélange bien avec l'odeur de nos adidas. À l'atelier me faudra pas des heures pour comprendre que la peinture c'est dégueu on s'en fout plein les fringues.

Reste le théâtre. J'ai plus le choix. J'y vais. Pour jeter un œil et tendre une oreille. Je vois dans la salle l'animateur qui gesticule face au groupe des théâtres, quatre ou cinq gars et trois meufs** un crayon entre les dents qui remuent les mâchoires en prononçant des phrases idiotes à toute vitesse j'y pige rien. Et puis le meneur de jeu il dit Bon, assez pour le moment et maintenant il demande que chacun à son tour raconte devant les collègues un coup dur qui lui est arrivé. L'horreur. Comme si c'était pas suffisant d'en baver sans qu'on vous force à exposer vos écorchures. À bien gratter pour que ça saigne. Mais l'éduc' explique que c'est pas obligé qu'on se coltine avec du vécu on a le droit d'inventer, d'explorer son imaginaire, il dit. Y a une des filles, la rousse ébourifée, qu'est volontaire pour commencer. Elle respire un grand coup et démarre en clamant très fort comment ça se passait avec son oncle qui la violait lorsqu'elle avait douze ou treize ans. C'est peut-être de l'imaginé mais elle est vachement bien dans son rôle. Elle gueule que le gros sac plus question qu'il la touche qu'elle aimerait mieux crever j'ai les boules je suis pas le seul. Et puis elle se met à chialer des rivières. L'éducateur — un nommé Damien — il dit, C'est pas trop mal. Rien d'autre. Pas mal. Froid, le mec.

La fille, je voudrais bien lui parler maintenant qu'elle a tout lâché. Lui glisser une connerie dans le genre, Je suis là, t'inquiète. Mais à peine une minute après son déballage elle glousse et se marre avec les copines. Je me dis laisse tomber. Damien il répète, Sophie c'est pas mal. À Jérôme maintenant, vas-y.

Cette fois je tiens pas la route. Je fais une fixation sur les malheurs de Sophie que l'oncle tringlait chaque dimanche pendant que la tante était à la messe. Sophie elle a l'air sympa. Tout à l'heure Bruno va me dire que c'est vrai ce qu'elle a raconté, les saloperies du tonton et plus tard vers les quinze ans elle a fugué. Même qu'elle a été placée dans une famille d'accueil vu que sa mère bio qui l'avait déjà refilée à sa sœur et son beau-frère refusait de la reprendre. Et la même a encore fugué, ça devenait comme une maladie.

C'est pas mon business. Les nanas je veux plus y penser je veux plus m'occuper de leurs affaires. Suffit que je perde un peu le contrôle et je verrai l'autre en travers de la rue dans sa robe salie qu'a été blanche ça me renvoie à ma dérive, le petit commerce de stupps soi-disant pour le seul et unique avantage de fumer gratos. Et bientôt les piquouses. On oublie comment on a pu s'aventurer aussi loin on se dit qu'on avait cru partir simplement pour un tour au pays des rêves. Mais après deux ou trois trips y a guère moyen de s'arrêter. Ça se termine seulement quand on se fait gauler. Donc c'est la balance qui vous sauve.

Ce matin je m'offre le plaisir d'aller voir la toile de Bruno, un grand machin assez flaschant qu'il appelle Révélation. Je me pointe en retard à l'atelier-théâtre. Tant pis j'en ai rien à battre, après tout on est samedi et j'ai passé la semaine à tondre les pelouses du Jardin Public. C'est un boulot pour chômeur, de l'interim, la ville est déjà pourvue en jardiniers agréés qui sont presque des fonctionnaires, stabilité de l'emploi sécu congés payés tickets-restaurant retraite carte vermeille et clubs troisième âge et cæteradotage. L'embauche c'est uniquement pendant les congés payés, le temps où les titulaires vont se rouler dans l'herbe de nos campagnes mais celle du parc municipal continue à pousser faut la tondre. J'ai tondu. Avec un gros engin motorisé qui coupait plutôt bien. Une herbe premier choix les couples peuvent baiser dessus, les gamins jouer au foot ça résiste ça reste impec. C'est nourri avec un engrais spécial.

Quand j'étais petit — y a pas si longtemps ou bien y a des siècles — l'herbe tenait pas le coup je déchiffrais des pancartes dans les jardins des villes *Pelouse interdite* ça m'énervait. Tous les interdits ça énerve Interdit de fumer Interdit de se baigner Interdit de pêcher les poissons rouges Interdit de nourrir les éléphants Interdit d'afficher Interdit de déposer des ordures Chantier interdit au public Je t'interdis de me répondre sur ce ton Interdit de séjour et cæterabat-jour. Alors des gens ont décidé qu'il est interdit d'interdire. Ça a pas pris.

Passage interdit, à l'hosto, service de la désintox, juste à l'entrée du couloir qui donnait sur l'escalier des cuisines. Et l'aide-cuisinier un gosse mince comme un fil il était là par erreur qu'il m'a dit. À la fin de sa cinquième au collège l'orienteur — ce taré — avait mis son dossier sur la mauvaise pile et le gars s'est retrouvé à préparer un C.A.P. d'hôtellerie lui qui comptait travailler le fer. Pas moyen d'obtenir le changement, plus de place en section fer. À tes fourneaux, camarade. Il disait que la bouffe bien mitonnée, depuis, ça l'éccœurait il mangeait que du cru. C'était pas le genre de gamin qu'aurait touché à la vraie came, mais des fois il fumait un joint dans le réduit aux poubelles est-ce qu'il était en danger de devenir accro, il demandait. J'ai rigolé.

J'aurais pu lui en raconter, des histoires, et aussi lui dire qu'en somme il avait pas tort de se tracasser parce que le besoin augmente avec l'usage, même si sa Marie-Jeanne on l'aurait donnée sans risque à un mioche en pampers. J'ai rien dit. Je voulais rien dire rien voir rien entendre. Très vite il s'est mis à faucher des amphets dans les réserves de la pharmacie ça l'a pas arrangé. Bientôt il a déconné. Et puis y a eu blocage il sortait plus un mot.

Moi jusqu'ici à l'atelier-théâtre personne m'oblige à prendre la parole. Je me contente d'écouter les autres. Parce qu'on me traite encore comme le nouveau ça durera pas.

Ça dure pas. Ce matin je m'amène vers les neuf heures et quart, là aussi le démarrage c'est à neuf heures. Damien dit qu'aujourd'hui il veut que je participe. Et d'abord récite-nous quelque chose. T'as bien appris des poèmes à l'école. Oui ou non ? Je dis non.

Puis je dis, Peut-être une fable de ce vieux débris, Le père La Fontaine. Damien proteste, Un grand bonhomme t'as rien compris. Il dit, Passons. Je te fiche la paix encore jusqu'à demain.

Les jours suivants faut bien que je m'y mette. Y a des putains d'exercices pour placer la voix pour assouplir le geste pour la tenue du corps pour se ventiler la caisse, se libérer de la trouille et cæteratouille. Puis c'est la séance d'impro je bégaie j'ai les chocottes je me sens vraiment con. Après on travaille la pièce à jouer en public au début de l'été. Comme dernier arrivé je suis seulement remplaçant. Au cas où un des acteurs — instable/caractériel/débile ? — subitos se mettrait sur la touche. Damien me fait lire des petits bouts du rôle. Et puis il annonce qu'on file toute une scène. Je suis censé avoir déjà lu et même étudié le texte pendant mon temps libre. C'est-à-dire le soir à la cafète quand les mecs de la menuiserie ou bien des arts plastiques se goinfrent vite fait pour pas manquer le polar à la télé.

Un jour comme je bafouille à mort, Damien perd patience et il braille, Bon Dieu, tu l'as regardé ton texte ? Combien de fois tronche de cake ? (ça se prétend éducateur). Je dis, Elle est nulle ton histoire.

Il dit que c'est la première pièce d'un jeune auteur, qu'il a pensé que ça nous toucherait plus directement que du classique ou du Boulevard. Qu'est-ce que tu voudrais, toi ? Jouer Lorenzaccio ? Hamlet ? Je reste muet j'ai que des souvenirs fumeux des trucs qu'on lisait au collège. Je transpire je me déballonne. Faut dire que dans la pièce y a cet accident de la fille à vélo qu'un chauffard renverse. La fille est étendue sur le trottoir près de sa bécane pourrie, personne s'arrête. La fille va crever et tout le monde s'en tape. Ce genre d'affaire pour moi c'est du réchauffé. Damien a l'air de voir là une idée superblime les spectateurs ça les prendra aux tripes. Avec le point fort à l'instant où la nana péniblement se soulève et du regard cherche on ne sait qui aux alentours sa m'man son p'pa ses frères et sœurs un curé pour l'extrême onction sa mémé son vieil ours râpé et cæteratrapé.

Il m'oblige à relire le blab' du témoin foireux qui se débîne. Il dit, Recommence. En plus vrai en plus senti. Sûr qu'il fait exprès. Psychodrame, le grand cirque. Comme le numéro bien chiadé que nous a présenté Sophie. Quand j'étais même j'ai passé quinze jours à Necker et les médecins des enfants fous pratiquaient déjà cette sorte de torture. Faire revivre très fort les sales quarts d'heure qu'on tentait d'oublier. Mais mon histoire à moi de la fille par terre, Damien la connaît pas. C'est perso. Un soir je dis ça à Bruno — tous les deux on discute — et Bruno répond que Damien il peut pas ignorer qu'on a tous — presque tous — un cadavre dans le placard ou dans la tête. Comme j'attends qu'il explique il dit qu'on repousse dans un coin de la mémoire le souvenir de quelqu'un qu'avait besoin d'aide et qu'on n'a pas aidé.

Bruno oui, un bon copain. C'est bien grâce à lui que j'ai eu les pelouses. À tondre. Les gazons des terrains municipaux. C'était son job il me l'a refilé pour que je me fasse un peu de fric — lui déjà il était à la plonge dans un resto branché — des pelouses d'un vert spécial, aussi épaisses que la moquette du grand salon à Matignon — j'invente, j'ai jamais mis les pieds à Matignon. Après la séance de l'atelier-théâtre je me dépêche d'aller tondre. Au parc public je vois dans l'herbe une grosse baleine. Aussitôt je me dis Danger, merde. Elle dort. Elle est pas morte elle remue en dormant. Les filles à plat dos sont toutes des mochetés ça me débecte. Mais celle-là rit dans son sommeil et ronfle et bredouille et gigote et cæteravigote. Alors je me sens plutôt soulagé. La nuit je fais des cauchemars, n'empêche. Je vois des routes à perpète. Plein de filles moches ou pas moches allongées raides au bord des routes des chemins des avenues des boulevards des chaussées des carrefours des trottoirs et cæteradis noir.

Dans la pièce elle meurt pas. La nana. Ou si elle meurt on le précise pas y a doute. Dans ma tête aussi y a doute. Celle qui est restée dans ma tête qui s'y cramponne, peut-être qu'elle s'est relevée, qu'elle a marché tout droit sans demander son chemin, juste un brin abîmée par son trip mais capable de rentrer chez elle. En courant, même. Et moi comme un débile j'angoisse. Parce qu'elle avait l'air d'une de ses idiotes qui se mélangent dans les doses et un jour par erreur se shootent un peu trop fort.

Les filles couchées ça grouille. Les filles aiment ça, se vautrer, y a qu'à les voir sur les plages, et dans les salles de yoga, et les souris à l'abri des porches qui rêvent de se mettre au pageot avec un client enfin à leur goût et cæterat d'égout. Pas de quoi déprimer un max pour une nana qu'a choisi le bitume où s'étaler. Saloperie d'atelier-théâtre. Faut que je me retire de la pièce. Que je retourne à la peinture. Les gamins de la maternelle dès l'âge de quatre ans ils font de la barbouille sans même qu'on leur apprenne. Ou bien j'irai dire au chef-menuisier que j'ai senti soudain la furieuse envie de travailler le bois, oui l'envie de fabriquer un chouette escabeau, rien ne pourrait m'arrêter.

Un escabeau. Ben quoi. Pour s'asseoir. Ça sert toujours. Ça peut servir pour se pendre. On est debout sur l'escabeau la corde fixée au plafond, avec un nœud coulant qu'on se passe autour du cou. Salut à mon dernier matin. On renverse l'escabeau d'une ruade. ▶

Qu'est-ce qui me prend. Je t'ai dit cent fois déjà — C'est Vincent qui parle et j'ai rien écouté. Il tchatche encore un moment et j'écoute pas. Je vois mézigue assis sur l'escabeau pour un repos bien gagné et plus loin en travers du plancher une meuf qu'a disjoncté. Totalement immobile. Bordel.

Un soir, Sophie me drague. Ici dans chaque carré y a deux gars ou deux filles. Mais en douce on s'échange. Sophie a su que Bruno rancardait sa copine. Bonne occasion pour venir me jouer le grand jeu à domicile. Et la voilà miaulant qu'elle a besoin de moi. Elle m'agace. Est pas bandante quand elle pleurniche. Je l'envoie se faire baiser ailleurs. C'est un traitement plutôt brutal et maintenant je me dis que je me suis mis encore en situation de refus d'assistance à personne en danger.

À l'atelier Damien gueule, Si le texte te plaît pas, alors la pièce tu l'abandonnes mais on veut une impro. T'as des choses à exprimer. Crache-la ton histoire.

Je dis, Toi tu peux pas savoir comment ça fait d'être coincé. Il dit, Moi je suis comme tout le monde vois-tu, j'ai mes faiblesses. J'en reviens pas qu'il avoue ça. D'habitude les types de sa sorte ils jouent à ceux qu'ont jamais le blues. Trop motivés par un étrange besoin de partager la galère des paumés. Me donnent envie de gerber.

J'ai le script entre les mains. La pièce. Le chauffard et la fille à vélo qu'il accroche et il la laisse sur le bord de la route. Et. Une heure pour me taper vingt pages, pour saisir comment tout s'enchaîne. Ça a jamais été mon fort, l'étude de texte, je sais pas me concentrer.

Reprenons. Je sors de chez un copain. Bruit de pas c'est spécifié. Le décor : ce squatt où il crèche. Dans un immeuble très crade, condamné à la démolition. Tous les murs sont taggés solide. Je sors et je dis —

Donc je sortais. Et presque aussitôt dans la rue je l'ai vue allongée par terre. Cachée dans l'angle d'un mur. Pas cachée, visible mais à peine. Alors ça pouvait être comme si j'avais rien vu.

Ce serait pas la première fois qu'une créature s'apprête à clamps en plein air sans que personne risque le moindre geste. Personne veut voir, personne voit.

Sophie me rejoue la scène du grand amour désespéré. Je lui signale qu'elle pousse un peu ça devient chiant. Sophie rigole. Elle me dit, J'ai voulu te donner la pétoche. T'es toujours si cool, un gus que rien perturbe ça indispose. Comment tu te démerdes apprends-moi.

Je dis, Pas le temps j'apprends mon texte.

Et puis j'ajoute (c'est dans le texte) : Elle est là-bas. Étendue sur la chaussée mouillée. Et les passants ont des yeux de poisson mort et ils vont tout droit, accélèrent, ont rien remarqué. (Un long silence. C'est dans le texte). Plus loin il y a (dans le texte) que la fille bouge pas mais qu'elle gémit doucement comme on se plaint dans le sommeil.

Moi j'ai tourné au coin de la rue. Je tenais pas à être sur les lieux quand les flics allaient la repérer. Et à me faire interpellé comme ils disent. D'abord on est simple témoin et puis très vite on se retrouve mis en examen et bientôt en cabane.

Elle est là-bas étendue sur la chaussée mouillée. Près du vélo tout gondolé. Y a pas de vélo, y a le petit sac avec sûrement à l'intérieur la panoplie habituelle pour se shooter rapide. Le vélo c'est seulement dans le texte.

Je vomis mon texte. Et Damien dit, Pas mal. Le ton. Continue. Vincent est venu en visite. Lui aussi il dit, Pas mal.

Après, le rôle c'est facile. Ça pose pas de problèmes je dois seulement crier.

L'embêtant c'est qu'une fois lancé et Damien qui m'encourage, Crie mon vieux, vas-y gueule — je peux plus m'arrêter. Je hurle. Damien finit par déclarer que ça suffit. Je hurle.

Barj' pété loufe fêlé branque fada cinglé sinoque fondu flippé demeuré siphonné foldingue toqué dérangé et cæteravagé qu'ils doivent se dire les mecs à l'ambulance quand ils arrivent, juste à l'instant où je me dis moi que j'en fais trop. Mais je hurle. J'y peux rien.

La même couchée sur le trottoir pourtant je la vois plus. Y a une fille plantée contre le mur. Debout celle-là. Pas dans les vaps. Si près que je pourrais la toucher. Je la touche pas je hurle.

C'est Sophie. Elle renifle. ■

* pagaille ** femmes

Nouvelle extraite de *Le lait est un liquide blanc*, à paraître en mars 1995, aux éditions Julliard.